



La cause des femmes

Molière féministe ? *Des Précieuses ridicules* aux *Femmes savantes* en passant par *L'École des femmes*, ces trois pièces emblématiques, parmi les plus jouées de nos jours, illustrent le débat qui oppose le patriarcat traditionnel et les tenants de l'émancipation féminine. Déjà, au XVII^e siècle ! Que ferait-on sans les femmes ? Chez Molière, si elles sont essentielles au théâtre, elles font aussi marcher les maisons ! Ce sont des épouses de bon sens, libres de leurs mouvements et de leur parole, à l'image de Madame Jourdain en lutte contre les égarements de son mari. Angélique, Mariane, Henriette... leurs filles sont sages. Respectueuses de l'autorité paternelle, ces jeunes

amoureuses attendent avec impatience de se marier. Leurs servantes sont avisées, malines, ont la langue bien pendue, et font en sorte que tout marche dans la famille. Pensons à Toinette du *Malade imaginaire* ! Ainsi, femmes, filles, servantes sont les piliers de la famille chez Molière.

Voilà pour le classique. Mais il y a aussi les coquettes, les Précieuses, les Savantes, en marge de la famille traditionnelle. À laquelle se rajoutent les pupilles- Isabelle, Léonor, Agnès – face à des tuteurs indéclicats. C'est cette fresque-là qui présente des situations, des caractères, des sentiments, toutes les nuances du féminin ou presque qui nous intéressera.



Les précieuses
ridicules
à l'Illustre théâtre
(D. Sire,
F. Padiglione).



Les Précieuses ridicules

Voilà ce qui arrive quand deux bourgeoises singent la noblesse. Elles se ridiculisent !

Elles s'appellent Magdelon et Cathos, prononcé Madelon et Catau, diminutifs de Madeleine Béjart et de Catherine de Brie qui les incarnaient à la scène. La pièce fut représentée pour la première fois le 18 novembre 1659 à la Cour, au Petit Bourbon qui servait de théâtre au Château de Versailles. C'est au Petit Bourbon que les « Beaux Esprits » se devaient d'être ! Et les Précieuses évidemment y étaient en bonne place !

Qui étaient ces Précieuses imaginées par Molière ? Trop précieuses au point d'être ridicules ! Mais qui leur reprochera d'exiger du respect, et de dénoncer un patriarcat qui les réduit à des monnaies d'échange ?

« Deux Pèques Provinciales », fraîchement débarquées à Paris, une fille et une nièce à marier pour le bourgeois Georgibus. Deux jeunes gens de son choix devaient faire l'affaire. Mais les deux coquettes, qui se font appeler pompeusement Aminte et Polyphème, éprises de beaux esprits, de rubans, de plumes et de quatrains, ont méprisé ostensiblement les prétendants « incongrus en galanterie ». Les deux Précieuses expliquent alors à Georgibus la Carte du Tendre, le sinueux chemin de la séduction qui doit être fait de galanterie, de recherche, de douceur, de tendresse.

Mais voilà que les deux éconduits se vengent et envoient pour les séduire leurs valets, le « Marquis de Mascarille » et le « Comte de Jodelet » qui éblouissent les deux pécores à grand renfort de minauderies, de flatteries et d'extravagances. Comblées, les « donzelles » mais pas très longtemps ! « Ah, mon père, c'est une pièce sanglante, qu'ils nous ont faite. » crie Magdelon humiliée devant la supercherie qui vient de la ridiculiser. Colère de Georgibus : « Allez vous cacher pour jamais ! »

L'école des femmes

Peut-on soumettre une femme et lui imposer le mariage ? Il s'agit d'un abus de pouvoir, d'une situation de grotesque patriarcat. « Je suis maître, je parle, allez, obéissez ! » crie le tuteur et futur mari à sa pupille.

26 décembre 1662, dix mois après le mariage de Molière qui n'est pas aussi heureux qu'il l'avait espéré, la troupe donne *L'École des femmes* au Palais Royal. Le seigneur Arnolphe, joué par

Molière, est un vieux garçon aux idées bien arrêtées sur la femme, « Votre sexe n'est là que pour la dépendance. Du côté de la barbe est la toute puissance ». Arnolphe a trouvé le remède pour un mariage réussi et une fidélité exemplaire : cacher sa pupille Agnès, en attendant de l'épouser. La pauvre Agnès qu'il garde précieusement depuis l'âge de 4 ans dans un couvent puis chez un couple de paysans est tenue absolument isolée de tout.

Ignorante, naïve, Agnès sera-t-elle soumise et prête pour le mariage avec son protecteur de barbon ? Évidemment pas ! Agnès s'est laissée séduire par le jeune Horace. On se souvient de la réponse d'Agnès à la question d'Arnolphe qui lui rend visite : « Quelle nouvelle ? – Le petit chat est mort ! ». Réponse ambiguë rendue célèbre à l'époque par la jeune Isabelle Adjani ! L'homme assistera impuissant aux confidences et aux progrès de l'amour dans le cœur d'Agnès. Candides, elle lui confiera tout naturellement « Le moyen de cacher ce qui fait du plaisir. La douceur me chatouille et là-dedans remue certain je ne sais quoi dont je suis tout émue ». Et, d'abord soumise, elle devient astucieuse, capable de ruser et de tenir tête à son maître. Moralité, le tuteur est condamné à la tristesse et à la solitude par la pupille et son amoureux.

Georges Forestier, dans la Notice sur *L'École des femmes*, écrit : « Alors que les salons discutent des mérites comparés, en amour, de l'ignorance et de la subtilité, Agnès montre le passage de l'une à l'autre ; tandis qu'on débat du rapport entre l'éducation et l'esprit, ... Agnès est un cas d'école... parce qu'elle illustre les débats de salons et de romans sur la puissance de l'amour et son rapport avec l'esprit ».

Les femmes savantes

Elles étaient précieuses, elles sont aussi savantes. Avec leurs excès ! Ce sont les mêmes bourgeoises qui se piquent de sciences et de « bonnes manières ».

La première représentation eut lieu le 11 mars 1672 et obtint un grand succès. Molière jouait Chrysale, Mlle Molière jouait Armande, Mlle Beauval, Bélise, en remplacement de Madeleine qui décéda quelques jours plus tard.

Molière se rie des excès des précieuses qui préfèrent au mariage les Clartés de l'Étude et affichent haut et fort leurs prétentions à la science. Voilà les trois Savantes, Philaminte, sa fille Armande et sa belle-sœur Bélise qui sont



sous l'emprise du pédant « triple sot » Trissotin, et se pâment d'admiration pour ses platitudes ! Armande déteste les plaisirs charnels, refuse les marmots, fait la leçon à sa sœur Henriette, dont le souhait est d'avoir un mari et des enfants : « Loin d'être aux Lois d'un Homme asservie, Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie qui nous monte au-dessus de tout le genre humain soumettant à ses lois la partie animale, dont l'appétit grossier aux Bêtes nous ravale ».

L'autocrate Philaminte renvoie la pauvre servante Martine dont le vocabulaire insulte la grammaire et met l'oreille au supplice ! La même, aveuglée par son idole Trissotin, refuse que sa deuxième fille Henriette convole avec son amoureux Clitandre et veut la donner en mariage au Précieux de son choix ! Heureusement, une ruse de dernière minute de l'oncle Ariste fera décamper Trissotin moins intéressé par les charmes de la jeune fille que l'argent de la dot.

Dans son Dictionnaire amoureux de Molière, Francis Huster épingle Philaminte : « Au lieu d'assumer son rôle de mère de deux filles,... cette dingue égoïste ne fout rien d'autre que de

passer son temps à discutait de pseudo sciences fumeuses, de philosophie au ras des pâquerettes, en cirant les pompes à des misérables qu'elle se gausse d'imiter... ». On ne peut pas être plus clair, mais ce langage non châtié aurait fortement déplu à l'intéressée !

Modernité de Molière

Chez Molière, le rire sauve de tout, de la méchanceté, de la bêtise. Riez, il en restera toujours quelque chose. « Entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et rendre agréablement sur le Théâtre les défauts de tout le monde » telle est la définition que donne Dorante dans La critique de *L'École des femmes*.

La grande règle, plaire ! Georges Forestier insiste sur l'habileté de Molière à développer les thèmes à la mode dans les milieux mondains. Science, galanterie, préciosité... Pensons au roman de Mlle de Scudéry, aux Salons féminins, à tous les méandres de la séduction de la Carte du Tendre. Dont l'influence arrive en Province, au désavantage des bourgeoises qui aspirent

L'École des femmes
(Agnès et Arnolde).





maladroïtement à cette vie intellectuelle. On sait qu'au XVII^e siècle, les jeunes filles étaient totalement dépendantes de la famille, et que devenir femmes exigeait de passer de la tutelle d'un père sous la tutelle d'un mari. Que voit-on chez Molière ? L'échec du mariage forcé au profit du mariage voulu par deux amoureux qui se sont choisis, qui considèrent que « L'amour est un grand maître ». Ne pas « faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage », voilà un mariage consenti et égalitaire ! Et pour cela il faudrait sortir les filles du couvent et vouloir leur éducation au même titre que les fils. Molière, et pas seulement dans les trois pièces analysées, paraît attentif à la condition féminine. Si Molière présente les bourgeoises singeant bêtement la haute société, il défend aussi une famille où la femme est moins infantilisée, a son autonomie et de l'autorité. On trouve même cette liberté chez la servante considérée comme faisant partie de la famille.

Molière aborderait-il ainsi, sans trop y toucher, les notions d'égalité entre les genres et entre les

classes sociales ? Le dramaturge cher à Louis XIV annoncerait alors les idées progressistes et les revendications féministes et sociales des siècles suivants. Il ferait écho avec l'actualité des XX^e et XXI^e siècles ! C'est cette modernité-là qu'il convient aussi de saluer.

Nicole Cordesse

Bibliographie

- *Molière Œuvres complètes* I et II, édition dirigée par Georges Forestier avec Claude Bourqui, Bibliothèque de La Pléiade, Nrf, 2010.
- *Molière* par Georges forestier, Biographies Gallimard, 2018.
- *Dictionnaire amoureux de Molière*, Francis Huster, Plon.

Les Femmes savantes
par la Compagnie du Jeu de Paume.

